

January 1711

## Preface to L'Iliade d'Homere

Anne Le Fèvre Dacier

Follow this and additional works at: [https://scholarworks.umass.edu/french\\_translators](https://scholarworks.umass.edu/french_translators)

---

Dacier, Anne Le Fèvre, "Preface to L'Iliade d'Homere" (1711). *French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism*. 17.

Retrieved from [https://scholarworks.umass.edu/french\\_translators/17](https://scholarworks.umass.edu/french_translators/17)

This Article is brought to you for free and open access by the Comparative Literature at ScholarWorks@UMass Amherst. It has been accepted for inclusion in French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism by an authorized administrator of ScholarWorks@UMass Amherst. For more information, please contact [scholarworks@library.umass.edu](mailto:scholarworks@library.umass.edu).

*L'Iliade d'Homere, traduite en françois, avec des remarques.* Par Madame Dacier. Nouv. éd. revuë, corrigée & augmentée. Avec quelques reflexions sur la préface angloise de M. Pope. Paris, du fonds de Messieurs Rigaud & Anisson, Chez Gabriel Martin, Jean-Baptiste Coignard & les Freres Guerin, libraires, avec privilege du roi, M. DCC. XLI. 4 vols.

UVA Typ 1741 .H65  
BNF YB-1077

Reflexions sur la premiere Partie de la Préface de M. Pope. [unnumbered pages]

Dans le tems qu'on achevoit cette seconde Edition, & le jour même qu'on m'a apporté la derniere feuille à corriger, un de mes amis m'a envoyé la traduction d'une partie de la Préface, que M. Pope a mise à la tête du Poëme de l'Iliade, qu'il a traduit en vers Anglois. Comme je ne sçai pas cette langue, je n'ai pu juger de son poëme dont j'ai beaucoup entendu parler. Je veux croire qu'il mérite les louanges qu'on lui a données, un ouvrage que l'Angleterre a approuvé ne sçauroit être mauvais, mais je puis juger de cette partie de la Préface // [2] // qu'un homme d'esprit a traduit en notre langue, & je prendrai la liberté d'en dire ici mon sentiment. Il y regne par tout une imagination très-vive, & il me paroît que cet auteur est tombé dans le défaut où il reconnoît lui-même que l'imagination précipite souvent, quand elle marche seule.

*Comme la magnaminité, dit-il, peut aller jusqu'à la profusion ou à l'extravagance, trop d'imagination fait dire souvent des choses superflues, ou même outrées.* Voilà ce qui est arrivé à M. Pope; rien n'est plus outré ni plus faux que les images sous lesquelles son imagination lui peint Homere. Tantôt il nous dit que son Poëme est un jardin brute où l'on rencontre des beautés de toutes espece & en si grand nombre qu'il ne faut pas s'étonner si elles ne se présentent pas aussi distinctement que dans un jardin symétrisé. Tantôt // [3] sig. ii // il le compare à une abondante pepiniere qui contient les semences & les premieres productions de chaques espece. Enfin il nous le represente sous l'idée d'un arbre, qui cultivé avec grand soin & aidé par la nature & par l'art, produit des fruits exquis, mais qui pousse trop de branches qu'il seroit nécessaire de couper pour lui donner une forme plus reguliere.

Selon M. Pope, le poëme d'Homere est donc un amas confus de beautés qui n'ont ni ordre ni symétrie; un plant où l'on ne trouve que des semences & rien de parfait ni de formé, & une production chargée de beaucoup de choses inutiles, qu'il faudroit retrancher, & qui étouffent ou défigurent celles qui méritent d'être conservées.

Les ennemis d'Homere, les plus déclarés, n'ont jamais rien dit de plus injurieux ni de plus injuste contre ce Poëte.

// [4] verso // Après l'avoir assez heureusement défendu contre les critiques de tant de censeurs aveugles, qui l'ont condamné sans le connoître, je me sens obligée de le défendre encore contre les reproches d'un homme plus éclairé & qui seroient d'autant plus capables de lui nuire dans l'esprit des lecteurs peu instruits, que l'auteur paroît rempli pour lui d'une admiration plus grande.

M. Pope me pardonnera donc si je combats ici ces trois comparaisons, qui me paroissent très-faussees & entierement opposées à ce que les plus grands critiques anciens & modernes ont pensé.

Bien loin que l'Iliade soit un jardin brut, c'est le jardin le plus regulier & le plus symétrisé qu'il y ait jamais eu. M. le Nostre, qui étoit le premier homme du monde dans son art, n'a jamais observé // [5] sig. iii // dans ses jardins une symétrie plus parfaite ni plus admirable que celle qu'Homere a observé dans sa Poësie. Non-seulement tout y est dans la place qu'il doit avoir, tout est fait pour la place qu'il occupe; il présente d'abord ce qui doit être vû

d'abord, il met au milieu ce qui doit être au milieu, & qui seroit mal à l'entrée ou à la fin, & il recule ce qui doit être éloigné pour causer une surprise plus agréable, & pour me servir d'une comparaison tirée de la peinture, il expose au grand jour ce qui ne sauroit être vu dans une trop grande clarté, & il enfonce dans l'obscurité ce qui ne demande pas le grand jour, de sorte qu'on peut dire au Homere est le peintre qui a sçû le mieux menager les ombres & la lumiere, & c'est ce menagement si bien entendu, & cet ordre si merveilleux qu'Horace a admirés dans ses // [6] verso // Poëmes & sur lesquels il a donné ses regles pour la perfection de cet art.

La seconde comparaison n'est pas plus juste: comment M. Pope a-t-il pû dire que l'on ne découvre dans l'Iiade que les semences & les premieres productions de chaque espece? Toutes les beautés y sont dans une perfection si grande que les siècles suivans n'ont pû rien ajoûter à celles d'aucune espece, & que les anciens ont toûjours donné Homere comme le modele le plus achevé dans tous les genres.

La troisiéme comparaison tombe dans le vice des deux premieres. Homere avoit certainement une fécondité incomparable, mais cette fécondité est toûjours menagée par un grand sens, qui lui a fait rejeter tout ce que sa vaste imagination pouvoit lui rpésenter de superflu, pour ne conserver que ce qui // [7] sig. iiiii // lui étoit utile ou nécessaire. Le jugement a conduit la main de cet admirable Jardinier, & a été la serpe dont il s'est servi pour retrancher toute branche inutile; il a fait ce que dit Horace.

Inutilesque falce ramos amputans  
Feliciores inserit.

M. Pope nous auroit rendu un grand service, s'il avoit bien voulu nous marquer les branches inutiles qu'il faudroit couper à cet arbre, la symmétrie qu'on devoit donner à ce jardin brute, pour le rendre plus regulier, & la perfection qui manque aux différentes beautés qu'il dit qu'Homere n'a qu'ébauchées. Il seroit heureux pour notre siècle & glorieux pour l'Angleterre, d'avoir produit un critique si parfait.

Après avoir défendu Homere, il faut que je me défende aussi moi-même, contre une critique qu'il a // [8] verso // faite sur un endroit de ma Préface; en parlant des moeurs des heros d'Homere, si semblables à celles des Patriarches, j'ai dit: *Je trouve ces tems anciens d'autant plus beaux qu'ils ne ressemblent moins au nôtre.* Sur cela M. Pope s'écrie: *N'est-ce point porter trop loin l'admiration pour l'antiquité, que de trouver ces tems anciens d'autant plus beaux qu'ils ressemblent moins au nôtre? Que de louer le bonheur de ces siècles sans songer qu'un esprit de vengeance & de cruauté regnoit dans le monde, qu'il n'y avoit alors de quartier à la guerre qu'à force d'argent, enfin que les plus grands Princes étoient passés au fil de l'épée sans misericorde, & leurs femmes & leurs filles faites esclaves & concubines?* M. Pope n'y a pensé. Quand j'ai parlé ainsi, ai-je prétendu dire que leur moeurs de ces tems héroïques étoient parfaites & sans défaut? L'étoient-elles // [9] // dans des tems plus heureux? N'y voyoit-on nulles marques de cruauté & de vengeance? N'y faisoit-on point de captifs? N'y voyoit-on point de Rois passés au fil de l'épée? N'y avoit-il point de concubines? Et depuis que la Religion Chrétienne a enseigné une morale plus parfaite, n'a-t-on jamais vû parmi les Chrétiens aucun esprit de vengeance & de cruauté? Ne fait-on plus de prisonniers à la guerre, & ne les rachete-t-on point? N'y a-t-on jamais vû de concubine & pis encore? Tous ces vices, que M. Pope reproche à ces anciens tems, empêchoient-ils que la nature ne fût alors très-simple & très-éloignée du luxe, du faste & de la molesse [sic] qui ont corrompu les siècles suivans? Ces moeurs des heros d'Homere ne sont-elles pas très-semblables à celles des Patriarches, & très-dissemblables à celles // [10] //

d'aujourd'hui? J'ai donc pû dire avec raison, que ces *tems là me paroissent d'autant plus beaux, qu'ils ressemblent moins au nôtre*. M. Pope lui-même oseroit-il préférer les moeurs de notre siècle à celles de ces anciens tems? Non sans doute, car six lignes après il embrasse mon sentiment, qu'il a blâmé. *Je trouve, dit-il, du plaisir à considérer la simplicité de ce siècle en opposition avec le faste & le luxe des siècles suivans*. Selon lui-même on peut donc préférer les siècles où regnoit la simplicité à ceux où regent le faste & le luxe.

[a few more examples follow...]

//[11]// . . . Je suis ravie de voir que M. P. aime comme moi la simplicité de l'ancien tems, //[12]// c'est une marque qu'il hait le faste & le luxe du nôtre, & cela me fait espérer qu'un peu de réflexion le portera à approuver ce que j'ai dit, & qu'il a condamné si mal à propos.

[After citing further "errors" in the preface, Dacier concludes:]

//[15]// Les fautes que je lui reproche sont si légères, qu'elles ne doivent pas empêcher l'Angleterre d'attendre de ce nouveau Poëte les grands avantages qu'on doit espérer d'un reformateur d'Homere. Un homme si habile ne se bornera pas à perfectionner l'art du poëme Epique; ce seroit peu de choses; il perfectionnera l'art de la politique, bien plus estimable & plus important que celui de l'Epopée; un //[16]// homme capable de corriger Homere, sera capable de former des hommes; c'est le jugement qu'en faisoit Alcibiade, car un Grammairien s'étant vanté devant lui, qu'il avoit dans son cabinet, Homere corrigé de sa main, Eh mon ami, lui dit-il, tu es capable de corriger Homere, & tu t'amuses à enseigner des enfans, que ne t'occupes-tu à former des hommes? Voilà une grande ressource pour un Etat!

Préface [de l'Iliade] (pp. 1:i-lxx)

//i// Depuis que je me suis amusée à écrire & que j'ai osé rendre publics mes amusemens, j'ai toujours eu l'ambition de pouvoir donner à notre Siècle une traduction d'Homere, qui, en conservant les principaux traits de ce grand Poëte, pût faire revenir la plûpart des gens du monde du préjugé desavantageux, que leur ont donné des copies difformes qu'on en a faites. Mais j'y ai trouvé long-tems des difficultés qui me paroisoient insurmontables & qui m'ont rebutée bien des fois.

Il n'y a rien de plus difficile que de faire bien entrer les hommes dans le véritable goût du poëme Epique, & de leur faire connoître son essence. L'art de ce poëme a été si ignoré dans tous les tems, que l'Antiquité ne nous fournit que deux Poëtes qui l'ayent bien connu. Homere est le premier qui l'a montré aux hommes: car, comme dit Velleïus Paterculus, *Il n'a eu personne avant lui qu'il ait pû imiter, ni personne après lui qui ait pû le suivre*. [Latin quotation follows.]

Avant Homere il y avoit des Poëtes come il y avoit des Musiciens; mais //ii// c'étoient des Poëtes qui faisoient des histoires en vers, & qui mêloient toutes sortes de vers dans leurs ouvrages. Il y en a eu après lui; mais il n'y en a pas eu un seul, je ne dis pas qui se soit élevé à la hauteur d'Homere, mais qui ait même connu son art. Par tout ce qui nous reste de l'Antiquité, nous voyons que cet art a souffert depuis ce Poëte une éclipse totale en Grece, & que les poëmes, qu'elle a produits, n'en ont point suivi les regles.

Dès que la Grece vaincuë eut captivé par ses attraits ses farouches vainqueurs, comme dit Horace, & porté les Arts en Italie, les ébauches grossières de la Poësie Romaine commencerent à s'embellir, & le genie croissant avec l'Empire, enfin l'Art du Poëme Epique fut ressuscité par

Virgile près de neuf cens ans après Homere. Ce grand Poëte l'emporta encore avec lui, dans le tombeau, car on ne voit point que les Poëtes, qui l'ont suivi, en ayent eu la véritable idée. Cette seconde eclipse a duré & dure encore. Mais comme on l'a remarqué avant moi, toutes les sciences & tous les arts produisent d'ordinaire par la corruption & par l'ignorance des hommes de faux arts & de fausses sciences qui les contrefont; cela est arrivé à l'art du Poëme Epique, il a produit un faux art, & certains ouvrages en prose, qui en voulant être Epiques, s'éloignent entierement de cette constitution.

//iii// C'est de-là que sont nées les grands difficultés que j'ai d'abord envisagées dans l'exécution de mon dessein, & qui m'ont fait craindre pour le succès de mon ouvrage. La plûpart des gens sont gâtés aujourd'hui par la lecture de quantité de livres vains & frivoles, & ne peuvent souffrir ce qui n'est pas dans le même goût. L'amour, après avoir corromu les moeurs, a corrompu les ouvrages. C'est l'ame de tous nos écrits. Les Payens ont bien mieux jugé que nous de cette passion; ils ont parfaitement connu que ne venant que de foiblesse, elle ne pouvoit jamais rien de grand, ni contribuer au grand . . . .

//iv// Toutes les difficultés que j'ai envisagées se reduisent à cinq. La premiere vient du fond des choses & de la nature du Poëme en général, dont l'art est entierement opposé à ce faux art dont je viens de parler. Comment se flatter de pouvoir faire goûter à notre siècle ces poëmes austeres, qui sous l'enveloppe d'une fable ingénieusement inventée, renferment des instructions utiles, & qui n'offrent à notre curiosité aucune de ces aventures, qui nous n'appellons touchantes & interessantes qu'autant qu'elles roulent sur l'amour.

La seconde naît des allégories & des fables dont ces poëmes d'Homere sont remplis, & qui ne presentant le plus souvent qu'une écorce simple, qui nous n'avons pas la force de penetrer, nous empêchent de sentir les beautez de ce grand Poëte, & nous font même mal juger de son esprit.

La troisième est tirée des moeurs & des caractères de ces tems héroïques, qui paroissent trop simples & souvent même méprisables à notre siècle. [Examples follow.] . . . .

//v// La quatrième vient des fictions d'Homere, qui paroissent aujourd'hui trop outrées & hors de la vrai-semblance que nous demandons. . . . .

Et la cinquième enfin, qui est celle qui m'a le plus effrayée, c'est la grandeur, la noblesse & l'harmonie de la diction, dont personne n'a approché, & qui est non seulement au-dessus de mes forces, mais peut-être même au-dessus de celles de notre langue.

Tous ces sujets de crainte m'avoient extrêmement découragée; mais enfin j'ai fait réflexion que l'ignorance, où l'on a été si long-tems sur la nature du Poëme Epique, a pû être entierement dissipée par deux ouvrages excellens, qui ont paru sur cette matiere. L'un est le Traité du Poëme Epique du R.P. le Bossu, chanoine regulier de sainte Geneviève, où ce sçavant Religieux explique admirablement l'art des poëmes d'Homere & de Virgile par les regles d'Aristote; & l'autre la Poëtique même d'Aristote traduite en François, & enrichie de commentaires qui font parfaitement sentir la certitude & la vérité de ces regles par l'expérience même & par la raison. J'ai cru que ces deux ouvrages avoient comme ouvert le chemin à ma traduction, & qu'après une si belle explication des //vi// regles, je pourrois hasarder en notre langue les poëmes qui sont les exemples sur lesquels ces regles ont été faites; & j'ai pensé que pour le dégoût d'un petit nombre de gens, qui refuseront peut-être de revenir de leurs préjugés, il ne falloit pas priver les autres de la fidelle traduction de ces deux grands originaux, L'Iliade & l'Odyssée. Pour les rendre même plus utiles, je ne les ai pas absolument abandonnés à ma

traduction, je les ai accompagnés de Remarques qui pourront aider les lecteurs à démêler l'art du Poëte, & leur faire entrevoir les grands avantages qu'Homere a sur tous ceux qui l'ont suivi.

[problem 2: allegory] . . . . Notre siècle méprise ces voiles & ces ombres, & n'estime que ce qui est simple & clair. [disc on role of mythology, ethical or pedagogical import, opinions from Longinus and Plato to present]

//ix// . . . . En travaillant à justifier Homere, je travaille à justifier aussi ma Traduction, car je ne l'ai pas traduit pour m'attirer la vaine louange d'avoir mis en nôtre langue le premier & le plus grand des Poëtes; je l'ai traduit pour faire, si je puis, un ouvrages utile, & et je ne connois d'ouvrages utiles que ceux qui en instruisant l'esprit, forment le coeur. [point for point examination of Plato's criticisms] . . . .

//xv// Il me semble donc que je n'ai pas beaucoup à craindre pour mon dessein du côté des fables & des allégories: car, outre tout ce que je viens de dire . . . //xvi// Homere introduit des Divinités qui sont toutes allégoriques, & il en parle comme Poëte Théologien, comme Poëte Physicien, ou comme Poëte Moral. . . . [she amplifies further.]

//xxi// Venons présentement à ce que ma traduction peut craindre du côté des moeurs, des usages & des caractères. Homere peint par tout la Nature telle qu'elle étoit dans sa premiere simplicité, & avant que déchuë de sa dignité & de sa noblesse, elle eût cherché à ettayer ses ruines sur une pompe vaine, qui n'est jamais la marque d'une véritable & solide grandeur. J'avoue que je n'ai pas cherché à adoucir la force de ses traits pour les rapprocher de notre siècle.

Les moeurs des hommes sont le caractere des siècles où ils vivent, parce qu'elles sont la source des actions & de toute la conduite de la vie, & qu'il n'y a que les //xxii// actions qui puissent caracteriser les hommes & les tems; ni les inclinations n les habitudes ne le peuvent, qu'autant qu'elles sont sensibles & visibles par les actions. Le Poëme Epique étant donc l'imitation d'une action, le Poëte doit rendre exactement les moeurs telles qu'elles sont dans le tems qu'il designe, autrement son imitation sera fausse, & ses héros ne seront que des héros de Roman, qui n'ont que le nom de ceux qu'ils representent, & qui ne disent & ne font rien qui ne demente leur caractere, & qui ne soit opposé aux usages des tems où l'on suppose qu'ils ont vécu. En un mot le Poëte imite ce qui est, & non pas ce qui n'a été qu'après lui. Homere ne pouvoit pas se conformer aux usages des siècles suivans; & c'est aux siècles suivans à remonter aux usages de son siecle. C'est un des premiers préceptes de l'art poëtique, de bien marquer les moeurs, *Notandi sunt tibi mores: Des siècles, des pays étudiez les moeurs.*

Mais, dit-on, est-il défendu à un Poëte d'embellir & d'ennoblir les sujets qu'il traite, & Aristote même n'a-t'il pas dit que le Poëte doit faire ses héros plus beaux? oui, pourvû qu'il conserve la ressemblance: & ce n'est pas la conserver, que de donner aux tems & aux personnes des moeurs & des usages qu'ils n'ont pas connus. C'est perdre tous les traits caractéristiques qu'on est obligé de garder, & sans lesquels il n'y a plus de ressemblance entre l'original & la copie. Aristote ne laisse aucun lieu de //xxiii// douter du sens du précepte qu'il donne aux Poëtes. *Ils doivent, dit-il, imiter les bons Peintres, qui, en donnant à chacun sa véritable forme & en conservant la ressemblance, les représentent toujours plus beaux.* C'est-à-dire que comme les Peintres cherchent ce qui peut augmenter la beauté de la personne sans altérer la ressemblance, & sans rien changer aux proportions de sa taille & de son visage, & qu'ils donnent tous les agrémens, qui peuvent s'ajuster avec ses traits véritables & les relever; les Poëtes doivent de même chercher tout ce qui peut embellir leur héros, pourvû qu'il s'accorde avec le fond de son

caractere. Achille est colere & injuste, Homere le fait vaillant; Ulysse est dissimulé, il lui donne la prudence; car la prudence va fort bien avec la dissimulation, comme la valeur avec la colere. Rien ne seroit plus ridicule que de rendre plus beau en détruisant la ressemblance. Qu'une femme veuille qu'un Peintre la peigne plus belle, quand même il ne conserveroit aucun de ses traits, je conçois les raisons de cette fausseté, elle veut tromper ceux qui ne l'auront jamais vûe; mais de vouloir que des tems, qui ne nous touchent en rien, nous ressemblent, j'avoue qu'il y a là une sorte d'amour propre que je ne conçois point. Pour moi je pense tout autrement, & je trouve ces tems anciens d'autant plus beaux, qu'ils ressemblent moins au nôtre. Il en est des moeurs, comme de la diction, qui n'est jamais plus belle que lors qu'on la déguise par des mots //xxiv// étrangers ou figurés; car, comme dit Aristote dans sa Rhetorique: *Ce qui vient des étrangers paroît admirable, & tout ce qui est admirable, plait & rejouit.*

[question of vraisemblance: D says there's no problem; Homer is self-consistent with world shared by gods and humans]

//xxvii// Mais voici pour moi l'endroit terrible; c'est la diction. J'avoué que de ce côté-là je n'ai point de bonne apologie. Mon entreprise paroîtra avec raison la plus téméraire, ou plutôt la plus folle qu'on puisse faire en ce genre d'écrire. Plus un original est parfait dans le grand & dans le sublime, //xxviii// plus il perd dans les copies. Cela est certain; il n'y a donc point de Poète qui perde tant qu'Homere dans une traduction, où il n'est pas possible de faire passer la force, l'harmonie, la noblesse & la majesté de ses expressions, & de conserver l'ame qui est repandue dans poésie, & qui fait de tout son Poëme comme un corps vivant & animé. Car la louange qui ce Poète donne à Vulcain, de faire des trepieds, qui étoient comme vivans, & qui alloient aux assemblées des Dieux, il la merite lui-même. Il est veritablement cet ouvrier merveilleux qui anime les choses les plus insensibles; tout vit dans ses vers, & Aristote avoit raison de dire qu'Homere est le seul des Poëtes, qui ait sçu faire des noms & des termes qui ayent mouvement & vie, tant il inspire d'ame & de feu à ses expressions. Il n'y a point de poésie, je n'en excepte aucune, qui, si on la compare à celle-là, ne paroisse froide & languissante. Que doit-on attendre d'une traduction en une langue comme la nôtre, toujours sage, ou plutôt toujours timide, & dans laquelle il n'y a presque point d'heureuse hardiesse, parce que toujours prisonniere dans ses usages, elle n'a pas la moindre liberté?

Qu'on ne dise point ici que c'est une erreur de vouloir faire valoir des pensées & des choses par le choix, par le son & par l'harmonie des mots. Car sans entrer dans la discussion, si c'est raison ou erreur, il suffit que cela est, & que l'harmonie produit cet effet sur tous les hommes. Des paroles //xxix// nobles, harmonieuses & bien cadencées, quoique denuées de verité & vuides de sens, se feront écouter avec plus d'empire que les choses les plus raisonnables, dites durement & avec des sons desagreables. L'ouïe est le plus fin, le plus delicat & les plus superbe de tous les sens, & c'est celui dont il faut le plutôt se rendre maître si l'on veut regner sur l'esprit. Qu'on démonte les vers de Lucrece, & qu'on dise platement & grossierement ce qu'il debite sur la nature de l'ame, & sur la maniere dont se fait la vûe, il n'y a personne aujourd'hui qui ait la patience de l'entendre, tant ses principes paroissent absurdes & opposés à la verité. Qu'on prononce les vers de ce grand Poète, il n'y a point d'oreille, qui, charmée par leur harmonie, ne se lisse aller à ce doux attrait, & l'oreille charmée surprend bientôt la raison. Si l'harmonie seule a tant de pouvoir, que ne peut-elle quand elle est jointe avec la raison & soutenue par la beauté, par la verité & par la grandeur des choses, & que l'esprit est instruit & nourri, pendant que

l'oreille est satisfaite? Certainement il n'y a point de charme égal à celui-là, & tel est le charme d'Homere.

La beauté de l'expression consiste dans la clarté & dans la noblesse; elle est claire par les mots propres, & noble par les mots empruntés.

Pour être convaincu de la beauté, qui donnent à la diction ces expressions figurées, pourvû qu'elles soient convenables, //xxx// bien placées & mises avec mesure, [en marge: Aristote poëtiq. ch. 22] il ne faut que prendre les vers d'un Poëme Epique ou d'une Tragedie & y changer les termes, si au lieu des metaphores, des mots étrangers & de toutes les autres figures, on y substitue les mots propres, on gâtera tout; toutes leur beauté sera perdue.

Homere a encore deux grands avantages, qu'Aristote n'explique point; le premier, c'est que les mots propres, qui rendent sa diction claire, lui donnent aussi très-souvent autant de force & de noblesse, que les mots figurés, je dis même les mots propres les plus simples, les plus communs & les moins agreables, qu'il a été obligé d'employer en descendant, comme il fait quelquefois, dans le détail des plus petites choses. Dans ces occasions il n'a pas été en son pouvoir de choisir les termes, car les noms propres ne se changent point. Qu'a-t-il donc fait pour empêcher sa poësie d'être deshonorée par ces termes si capables de l'avilir? il a sçu la relever par l'harmonie, en les mêlant ensemble avec art, & en les soutenant par des particules sonores, & par des épithetes magnifiques ou gracieuses, qui cachent tout leur desagrement. C'est ce qu'il a merueilleusement pratiqué sur tout dans le dénombrement des vaisseaux, qui finit le second Livre. Denys d'Halicarnasse a rendu cela sensible . . . [even the proper names of the ships "durs & desagreables, il a su les rendre doux, harmonieux & agreables"] . . .

//xxxi// Le second avantage d'Homere dans sa diction, c'est qu'en mêlant des termes durs, rudes & communes avec les termes les plus polis & les plus coulans, il a fait une composition moyenne, qui tient de l'austere ou de la rude, & de la gracieuse ou de la fleurie: & par ce moyen il mêle admirablement l'art & la nature, la passion & les moeurs, come Denys d'Halicarnasse l'a fort bien expliqué. [Gk quote in note]. *Quelque endroit que l'on prenne dans ce Poëte*, dit cet excellent Critique, //xxxii// on le trouvera parfaitement varié par ces deux sortes de stile & d'harmonie.

Cet heureux mélange donne à Homere une force & un charme dont personne n'a pû approcher: & ce qu'il y a de merueilleux, c'est qu'on ne sent nulle part ni travail ne peine, tout coule de source, & on trouve par tout une grace de facilité, comme si le Poëme entier avoit été dicté tout de suite à Homere par la Muse qu'il a invoquée. M. Despreaux a parfaitement expliqué cette grace dans ces vers, qui sont d'une très-grande beauté:

*On diroit que pour plaire, instruit par la Nature,  
Homere ait à Venus dérobé sa ceinture:  
Son Livre est d'agrémens un fertile trésor;  
Tout ce qu'il a touché se convertit en or;  
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace;  
Toujours il divertit & jamais il ne lasse.*

Mais cette composition mêlé, source de ces graces, est inconnuë à notre langue; elle n'admet point toutes ces differences; elle ne sçait que faire d'un mot bas, dur, ou desagreable; elle n'a rien dans ses trésors qu'elle puisse employer pour cacher ce qui est défectueux; elle n'a ni ces particules nombreuses, dont elle puisse soutenir ses termes, ni cette différente harmonie qui naît du différent arrangement des mots, & par consequent elle est incapable de rendre la plûpart des



beautés qui éclatent dans cette poësie. Voilà ma condamnation, & //xxxiii// ma condamnation très-juste, si on veut me juger à la rigueur, car j'avouë qu'il n'y a pas un seul vers dans Homere où je ne sente une beauté, une force, une harmonie, une grace qu'il m'a été impossible de conserver.

Pourquoi donc faire ne entreprendre où l'on ne peut réussir? voici mes raisons; elles formeront peut-être une excuse assez valable.

Les merveilles du stile d'Homere, & toutes les beautés qu'il a sçu tirer de sa langue, ne sont pas ce qu'il y a de plus estimable dans sa poësie; il y a des beautés supérieures à celles de l'expression, & des beautés dont ceux qui ne sont pas entirerement privés de sentiment, ne peuvent s'empêcher d'être frappés. Les peuples les plus barbares, & qui n'ont aucun sentiment de la belle poësie, ni de la force, ni de l'harmonie du langage, n'on pû s'empêcher de sentir la grandeur de ses idées, la majesté de son sujet, cette belle nature, qui regne dans toutes ses parties, & la surprenante varieté de ses caracteres, qui dans la même espece de vertus ne laissent pas d'être très-differens. . . . Les Indiens & les Persans ont Homere traduit en leur langue; on assure même qu'il y en a une traduction Chaldaïque ou Syriaque. Je m'imagine qu'une traduction Françoisse peut valoir ces traductions là, & conserver encore //xxxiv// mieux la plûpart des beautés du stile, ou les faire mieux sentir.

D'ailleurs je n'écris pas pour les Sçavans, qui lisent Homere en sa langue; il les connoissent mieux que moi; j'écris pour ceux qui ne le connoissent point, c'est-à-dire, pour le plus grand nombre, à l'égard desquels ce Poëte est come mort; & j'écris encore pour ceux qui commencent à le lire, & qui doivent travailler à l'entendre, avant qu'ils puissent être en état d'en sentir les beautés.

A l'égard des premiers, c'est-à-dire de ceux qui sont privés du plaisir de lire Homere en Grec, qu'ils me permettent de faire ici une image, qui en leur marquant le jugement que je fais moi-même de mon travail, mettra ma traduction hors des atteintes de leur censure, & l'original à couvert de leurs mépris. Des images peuvent-elles être employées plus à propos, que lors qu'on parle du pere de la poësie?

Supposons donc qu'Helene mourut en Egypte, qu'elle y fut embaumée avec tout l'art des Egyptiens, & que son corps, conservé jusqu'à notre tems, est porté aujourd'hui en France. Cette momie n'attirera pas toute l'admiration qu'Helene vivante attira à son retour de Troye, lors que tous les peuples accouroient en foule sur son passage,<sup>1</sup> pour voir cette beauté fameuse qui //xxxv// avoit armé l'Europe contre l'Asie, & fait de Troye le bucher de tant de héros; mais elle ne laissera pas d'exciter quelque curiosité, & de faire un certain plaisir; on n'y verra pas ces yeux pleins de feu, ce teint animé de couleurs les plus naturelles & les plus vives, cette grace, ce charme qui faisoit naître tant d'amour, & qui se faisoit sentir aux glaces même de sa vieillesse; mais on y reconnoîtra encore la justesse & la beauté de ses traits, on y demêlera la grandeur de ses yeux, la petitesse de sa bouche, l'arc de ses beaux sourcils, & l'on y découvrira sa taille noble & majestueuse; & l'imagination, frappée de ces restes precieux, ira jusqu'à concevoir que celle qui conserve encore de la beauté dans les bras mêmes de la mort, devoit veritablement<sup>2</sup> ressembler aux Déesses immortelles pendant sa vie.

<sup>1</sup> [Dacier's notes give sources pour this description: Dictys de Crete et Constantin Manasse.]

<sup>2</sup> [Dacier's note] C'est l'éloge que les vieillards de Troye lui donnent dans le 3. Liv. de l'Iliade.

Voilà certainement l'idée la moins flatteuse que je puisse donner da ma traduction; ce n'est pas Homere vivant & animé, je l'avouë, mais c'est Homere; on n'y trouvera pas cette force, cette grace, cette vie, ce charme qui ravit, & ce feu qui échauffe tout ce qui l'approche; mais on y démêlera tous ses traits, & la symmétrie admirable de toutes ses parties; j'ose même esprérer qu'on y trouvera encore d'assez vives couleurs pour pouvoir douter un moment //xxxvi// s'il n'a pas encore quelque reste de vie; en un mot, c'est Homere, & Homere bien moins changé que dans les traductions qu'on en a faites, où on lá si étrangement défiguré, qu'il n'est plus reconnoissable.

On dit sur cela qu'il y a un moyen plus sûr d'approcher de l'original, c'est de le traduire en vers, car, ajoûte-t-on, il faut traduire les Poètes en vers pour conserver tout le feu de la poësie. Il n'y auroit assurément rien de mieux si on le pouvoit; mais de le croire possible c'est une erreur, & qui, à mon avis, peut être démontrée. J'ai osé l'avancer autrefois dans ma Préface sur Anacreon; & depuis ce tems-là je me suis entierement confirmée dans mon sentiment par le peu de succès qu'ont eu les traductions qu'on a faites en vers. Le malheur de ces traductions ne peut venir du defait de genie de leurs auteurs, puisqu'il y en a parmi eux qui ont beaucoup de reputation, & qui doivent cette reputation à la poësie. Il vient donc de la chose même, où il est impossible de réussir, & on en peut donner des raisons sensibles.

Un Traducteur peut dire en prose tout ce qu'Homere a dit; c'est ce qu'il ne peut jamais faire en vers, surtout en notre langue, où il faut necessairement qu'il change, qu'il retranche, qu'il ajoûte. Or ce qu'Homere a pensé & dit, quoique rendu plus simplement & moins poëtiquement qu'il ne l'a dit, vaut certainement mieux que tout ce qu'on est forcé de lui prêter en le traduisant en vers.

//xxxvii// Voilà une premiere raison. Il y en a une autre, qui est la même que j'ai déjà expliquée: Notre poësie n'est pas capable de rendre toutes les beautés d'Homere & d'atteindre à son élévation; elle pourra le suivre en quelques endroits choisis; elle attrapera heureusement deux vers, quatre vers, six vers, comme M. Despreaux l'a fait dans son Longin & M. Racine dans quelques-une de ses Tragedies: mais à la longue le tissu sera si foible, qu'il n'y aura rien de plus languissant. Eh que peut-on imaginer qui soit au-dessous d'une poësie languissante & froide, puisque même tout y est insupportable s'il n'est excellent? Je pourrois rendre cela très-sensible par des exemples, mais ces exemples sont publics, & chacun peut se convaincre soi-même de cette vérité. Oui, je ne crains point de le dire, & je pourrois le prouver, les Poètes traduits en vers cessent d'être Poètes.

Virgile disoit qu'*il auroit été plus aisé d'arracher à Hercule sa massuë, que de dérober un vers à Homere par l'imitation.* [en marge: cit. en latin] Si Virgile trouvoit cela si difficile en sa langue, nous devons le trouver impossible dans la nôtre. Je souhaite de me tromper. Quand on me fera voir une bonne traduction d'Homere en vers, je la verrai avec un très-grand plaisir, & je serai la premiere à applaudir à cette merveille; mais je doute qu'un Poète, qui aura bien lû l'original, & bien senti toute sa beauté & sa force, ose la hasarder.

Il n'en est pas ainsi de la prose; elle peut suivre toutes les idées du Poète, conserver la //xxxviii// beauté de ses images, dire tout ce qu'il a dit; & si quelquefois elle est forcée de lui prêter, ce qu'elle ne doit faire que très-rarement, car cela est dangereux, c'est de lui-même qu'elle emprunte ce qu'elle lui prête: & dans sa simplicité & dans sa mediocrité même elle ne laisse pas de se soutenir. Je ne dis pas que la mienne ait fait tout cela, je dis seulement que la prose le peut faire. Aristote même a reconnu que la prose n'est pas ennemie du Poème Epique, puisqu'il a écrit

que l'Épopée se sert de la prose comme des vers; & il seroit aisé de prouver la vérité de ce sentiment par la nature de cette imitation. Platon dans le troisième Livre de sa République, a mis en prose une trentaine de vers du commencement de l'Iliade; & quoiqu'il ait changé l'imitation en simple narration, cela ne laisse pas d'intéresser & de plaire. Que ne seroit-il point s'il avoit conservé l'imitation, c'est-à-dire, si au lieu de dire en historien, un tel, & un tel dirent cela, il avoit introduit les personnages parlant eux-mêmes?

Il faut donc nous contenter de la prose pour traduire les Poètes, & tâcher d'imiter les Hébreux, qui n'ayant pas de poésie, c'est-à-dire une diction astreinte à un certain nombre de pieds & de syllabes breves ou longues, ont fait de leur prose une sorte de poésie par un langage plus orné, plus vif & plus figuré; & ils y ont si bien réussi, que rien ne présente à l'esprit des images plus vives que les Cantiques, les Pseaumes, & certains endroits des Prophetes.

//xxxix// Il est certain qu'une prose soutenuë & composée avec art, approchera plus de la poésie qu'une traduction en vers . . . [Dacier cites various authorities on beauty of prose, especially Strabon and Denys d'Halicarnasse.] Mais je ne me contente pas de dire que la prose peut approcher de la poésie, je vais plus loin, & je dis qu'en fait de traduction, dont il s'agit ici, il y a souvent dans la prose une précision, une beauté & une force, dont la Poésie ne peut approcher. Les Livres des Prophetes, & les Pseaumes, dans la Vulgate même, sont pleins de passages, que le plus grand Poète du monde ne sauroit rendre en vers sans leur faire perdre de leur majesté & de leur énergie.

Quand je parle d'une traduction en prose, je ne veux point parler d'une traduction servile; je parle d'une traduction genereuse & noble, qui en s'attachant fortement aux idées de son original, cherche les beautés de sa langue, & rend ses images sans compter les mots. La première, par une fidélité trop scrupuleuse, devient //xl// très-infidèle: car pour conserver la lettre, elle ruine l'esprit, ce qui est l'ouvrage d'un froid & stérile génie; au lieu que l'autre, en ne s'attachant principalement qu'à conserver l'esprit, ne laisse pas, dans ses plus grandes libertés, de conserver aussi la lettre; & par ses traits hardis, mais toujours vrais, elle devient non-seulement la fidèle copie de son original, mais un second original même. Ce qui ne peut être exécuté que par un génie solide, noble & fécond.

Ce que je dis-là, je le dis pour tâcher de détromper certains gens, qui, peu instruits de la nature & de la beauté des ouvrages, ont sur tout une idée très-désavantageuse & très-fausse des Traductions. Ils s'imaginent que c'est une imitation servile, où la fleur de l'esprit & l'imagination n'ont point de part, en un mot qu'il n'y a nulle création. C'est assurément une erreur très-grande; il n'en est pas de la traduction, comme de la copie d'un tableau, où le copiste s'assujettit à suivre les traits, les couleurs, les proportions, les contours, les attitudes de l'original qu'il imite; cela est tout différent: un bon Traducteur n'est point si contraint; il est tout au plus comme un statuaire qui travaille d'après l'ouvrage d'un peintre, ou comme un peintre qui travaille d'après l'ouvrage d'un statuaire; il est comme Virgile qui peint le Laocoon d'après l'original de marbre, ouvrage admirable, qu'il avoit devant les yeux. Et dans cette imitation, comme dans toutes les autres, il fut que l'ame pleine des beautés qu'elle //xli// veut imiter, & enivrée des heureuses vapeurs qui s'élevent de ces sources fécondes, se laisse ravir & transporter par cet enthousiasme étranger; qu'elle se le rende propre, & qu'elle produise ainsi des expressions & des images très différentes, quoique semblables. Il n'est peut-être pas impossible de rendre cela sensible par une comparaison empruntée de la musique: on voit tout les jours des musiciens, qui, très-sçavans dans leur art, chantent exactement & rigoureusement la note qu'on leur présente, ils n'y font pas la moindre

faute; mais le tout est une faute, parce que dépourvûs de génie & froids, ils ne saisissent pas l'esprit dans lequel ces airs ont été composés, & qu'ils n'y jettent ni les agréments, ni les graces, qui en sont comme l'ame; au lieu qu'on en voit d'autres, qui plus vifs & doués d'un plus heureux génie, chantent ces airs dans l'esprit où ils ont été composés, leur conservent toute leur beauté, & les font paroître très-differens, quoiqu'ils soient les mêmes. Voilà, si je ne me trompe, la différence qui se trouve entre les bonnes & les mauvaises traductions; l'une par une imitation basse & servile rend la lettre sans l'esprit, & l'autre par une imitation libre & noble, conserve l'esprit sans s'éloigner de la lettre, & fait une chose toute nouvelle d'un sujet déjà connu.

Je reviens à Homere. J'ai déjà averti que je ne l'ai point traduit pour ceux qui le lisent en sa langue; à l'égard des autres, c'est-à-dire ceux qui ne le connoissent point //xlii// du tout, ou de ceux qui commencent à le lire dans l'original, je puis me flatter que mon travail ne leur sera pas inutile, & qu'il servira à le faire connoître aux uns & entendre aux autres. Homere n'est pas si aisé que l'on pense; on croit communément que dès qu'on est initié dans les lettres Grecques, on est en état de l'entendre, & l'on se trompe infiniment. Casaubon, ce critique si sçavant & si sûr, & qui avoit fait autrefois des Cjomentaires sur ce Poëte, qui ont sans doute été perdus, dit dans ses notes sur Strabon: *Neque enim divinum hunc poëtam omnes intelligunt. Tout le monde n'entend pas ce divin poëte.* C'est ce que j'ai souvent éprouvé moi-même. J'ai lû Homere plusieurs fois, car j'ai pour lui la même passion qu'avoit le philosophe Arcesilas, qui soir & matin ne manquoit jamais de lire quelque endroit de ce Poëte, & qui disoit toujours en prenant son livre, qu'il alloit à ses amours. Cependant avec toute cette grande passion & ce long commerce, si je l'ai entendu passablement, ce n'a été que lorsque j'ai travaillé à le faire entendre aux autres. Quand on ne lit que pour soi, on se contente très-souvent d'une idée légère & superficielle; mais quand on lit pour les autres, l'obligation de donner des idées nettes & distinctes fait qu'on s'arrête pour approfondir les sujets, & alors la nécessité servant d'aiguillon à l'esprit, lui fiat découvrir des beautés & des sens, que la rapidité de la lecture ne lui avoit pas laissé voir. Encore avec toute l'application que //xliiii// j'ai apportée à le bien entendre, je suis bien persuadée que je n'ai pas laissé d'y faire des fautes. Les bonnes choses se font avec beaucoup de travail & de peine, & les fautes se commettent très-facilement. Mais comme on est fort accoûtumé à imputer à Homere les fautes & les bassesses de ses Traducteurs, j'avertis au moins qu'on ne lui attribue pas celles qui pourront m'être échappées. Je déclare qu'Homere en est innocent, & qu'elles doivent être toutes mises sur mon compte.

. . . . [more on "content" of Homer: philosophical, historical, theological issues]

//lxi// J'avois resolu de faire encore dans cette Préface deux choses qui me paroisoient importantes & nécessaires. La premiere, de bien établir les regles du Poëme Epique, & d'examiner ensuite sur ces regles un de nos Romains, pour faire voir combien tous ces ouvrages sont éloignés de ces véritables regles; la seconde, c'étoit d'examiner l'opinion de ceux qui ont cru qu'Homere a principalement //lxii// cherché à plaire dans sa poësie; que l'instruction n'est que l'accessoire; que la morale y est subordonnée à l'agrément, & qu'elle n'y est employée même que comme un moyen plus sûr de plaire.

Mais cette Préface est déjà si longue qu'elle ne me permet pas d'entrer dans une discussion qui demande une grande étendue. Je le ferai peut-être un jour dans un ouvrage particulier: en attendant je me contenterai de dire sur le premier article, que le Poëme Epique, & par son but & par sa maniere d'imiter, en un mot par toute sa constitution, est fort différent de nos Poëmes Epiques, & encore plus de ces ouvrages frivoles, que l'Ignorance & l'Amour ont

enfantés; qui ne semblent faits que pour ériger en vertus des foiblesses; où le bon sens & la raison sont assez souvent négligés & les bienséances méprisées; où, au lieu d'une fiction ingénieuse & utile, on ne présent pour l'ordinaire qu'un mensonge plat, qui heurte de front la vérité, & la vérité connue; & où l'on métamorphose en amoureux transis les personnages de l'antiquité les plus éloignés de ces extravagances, les héros les plus graves & les plus sérieux, & ceux même que Dieu a conduits par la main, pour leur faire executer les plus grandes choses. Il n'y a jamais eu parmi les nations de Prince égal à Cyrus; l'histoire prophane est pleine de ses exploits, mais l'histoire fainte [sic] lui rend des témoignages si glorieux & si magnifiques, qu'on ne voit rien de plus grand.

[lxiii-lxiv: historical information on Cyrus] . . . .

//lxiv// Après tous ces grands traits, qui forment un personnage si majestueux & si respectable, je m'étonne que l'illustre fille, qui a fait tant d'honneur à son siècle par l'étendue, la facilité & la fécondité de son esprit, & qui étoit encore plus recommandable //lxv// par les qualités de son coeur, ait pû choisir un héros d'un caractere si fier & si marqué, pour le faire courir comme un forcené après une maîtresse enlevée par son rival, & bâtir un Roman sur une passion si malheureusement imaginée.

[Dacier takes up the question of whether or not poetry's main purpose is to produce pleasure; she cites a tradition for this belief and notes its current vogue, but states that it is "une erreur." Cites authorities and gives examples of instructive aims of literature.]

//lxviii// La vérité en est le fondement, & c'est le point de morale que le Poète veut enseigner. La fiction, qui déguise cette vérité & qui lui donne la forme de fable, c'est le secours qu'il employe pour plaire & pour faire recevoir plus agréablement l'instruction qui y est cachée. Assûrer que le but principal de la Poësie Epique est de plaire, c'est soutenir que l'architecture n'a pour but que le plaisir, & qu'un Palais est bâti pour les yeux, sans que le logement & la commodité du maître entrent en aucune façon dans les vues de l'architecte.

Comment refuseroit-on au Poëme Epique la louange d'avoir pour but principal l'instruction des lecteurs? On la donne même aux Romains. Un des plus sçavans homme de notre siècle nous assûre *que le divertissement du lecteur, que le Romancier habile semble se proposer pour but, n'est qu'une fin subordonnée à la principale, qui est l'instruction de l'esprit & la correction des moeurs.* [marginal ref: *M. Huet dans son Traité de l'origine des Romains.*] [follows a brief reminder of the traditional prestige of Homer. Then----]

//lxviii// Après avoir fini cette Préface, je me préparois à reprendre l'Odyssée, & à la mettre en état de suivre l'Iliade de près; mais frappée d'un coup funeste qui m'accable, je ne puis rien promettre de moi, je n'ai //lxix// plus de force que pour me plaindre. Qu'il soit permis à une mere affligée de se livrer ici un moment à sa douleur. Je sçais bien que je ne dois pas exiger qu'on ait pour moi la même complaisance qu'on a eue pour de grands hommes, anciens & modernes, qui dans la même situation où je me trouve, se sont plaints de leur malheur; mais j'espere que l'humanité seule portera le public à ne pas refuser à ma foiblesse ce qu'on a accordé à leur mérite; jamais on ne s'est plaint dans une plus juste occasion. Il nous restoit une fille très-aimable, qui étoit toute notre consolation, qui avoit parfaitement répondu à nos soins & rempli nos voeux, qui étoit ornée de toutes les vertus, & qui par la vivacité, l'étendue, & la solidité de son esprit, & par les talens les plus agréables, rendoit délicieux tous les momens de notre vie; la

mort vient de nous la ravir. Dieu n'a pas voulu continuer jusqu'à la fin de nos jours une félicité si grande. J'ai perdu une amie & une compagne fidelle; nous n'avions jamais été séparées un seul moment depuis son enfance. Quelles lectures! quels entretiens! quels amusemens! Elle entroit dans toutes mes occupations; elle me déterminoit souvent dans mes doutes; souvent même elle m'éclairoit par des traits, qu'un sentiment vif & délicat laissoit échapper. Tout cela s'est évanoui comme un songe: à ce commerce si plein de charmes, succedent la solitude & l'horreur. Tout se convertit pour nous en amertume; les lettres mêmes accoûtumées //lxx// à calmer les plus grandes afflictions, ne font qu'augmenter la nôtre par les cruels souvenirs qu'elle reveillent en nous. Il ne m'est donc pas possible de me remettre si promptement à un ouvrage qui m'est devenu si triste: il faut attendre qu'il ait plu à Dieu de me donner la force de surmonter ma douleur, & de m'accoûter à une privation si cruelle. [end of preface. Follows "La Vie d'Homere.]